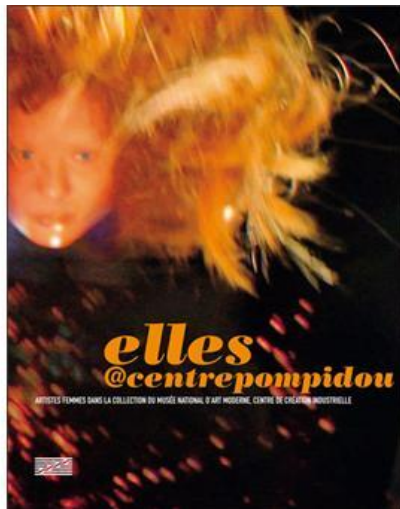


Des expositions

L'exposition « Elles » au Centre Pompidou



Bonne nouvelle, les artistes femmes ont du succès. Cette exposition, ouverte au public en mai 2009 devait fermer ses portes en février 2010. Mais, en raison d'une augmentation de 20 % de la fréquentation du musée, il a été décidé de prolonger l'exposition jusqu'en février 2011. Au diable la prudence cette fois, d'autant plus que cela ne coûtera pas cher au Centre Pompidou puisque les œuvres exposées dormaient dans les réserves.

Une des œuvres emblématiques de l'exposition est celle des Guerilla Girls (1986).

Observez le poster nommé: "Do women have to be naked to get into the Met Museum"? [Les femmes doivent-elles être nues pour entrer au Metropolitan Museum].

Il mérite une description : on voit une odalisque, nue et allongée et affublée d'une tête de gorille. Ecrits en gros caractères, sur un fond jaune acidulé figurent les mots :
Do women have to be naked to get into the Met Museum?

Les Guerilla girls, groupe d'artistes new-yorkais, ont calculé que seulement 5% d'artistes femmes étaient représentées au Met, alors que 85% des nus exposés étaient féminins.

L'exposition montée au Centre Pompidou est à double tranchant. On peut s'interroger à la fois sur les raisons du petit nombre de femmes reconnues comme artistes, sur l'éventualité d'une peinture spécifiquement « féminine » et sur la nécessité même d'une telle exposition, réservée aux seules femmes, comme si elles étaient une espèce en danger, une espèce à protéger.

Pourquoi aussi peu de femmes sont elles reconnues comme artistes ?

Au cours des siècles passés, les hommes refusent aux femmes le droit de peindre. Giorgio Vasari, peintre et écrivain toscan de la Renaissance affirmait : « les femmes procréent, les

hommes créent ». Balzac pensait que « la toilette est pour les femmes le premier des arts ». Octave Uzanne, homme de lettres et bibliophile (1851-1931) faisait preuve d'une ironie mordante à leur égard : « la femme de génie n'existe pas et quand elle existe c'est un homme ». Degas, méchant homme, dira de Mary Cassatt : « il est inadmissible qu'une femme dessine aussi bien » ! Et pourtant, l'américaine Mary Cassatt, restée célibataire toute sa vie, a pu vivre décemment de son art. Elle est une exception. N'oublions pas que Camille Claudel (1864-1943) sœur de Paul l'écrivain et compagne de Rodin, le sculpteur, fut internée les trente dernières années de sa vie.

Une des premières femmes peintre célèbre est **Lavinia Fontana**. Elle est italienne, vit à Bologne (1552-1614) et son père l'a autorisée à étudier à l'université de la cité. Son père est peintre. Il l'a mariée à un peintre médiocre dont elle a eu onze enfants (quelle santé) et qui fut son « manager ». Son talent est reconnu au point que le pape Clément VIII l'appelle à Rome et la nomme peintre de la cour pour son talent de portraitiste. Elle a 52 ans. Mais elle constitue une belle exception, les femmes ayant été écartées de l'apprentissage et de la pratique de l'art pour des raisons historiques et culturelles. Sauf si un père, un frère ou un mari y consent, la femme n'a pas le droit d'entrer dans un atelier de peinture, lieu de moralité douteuse. Elle ne peut évidemment aller seule voir un commanditaire, encore moins voyager. Il leur est interdit de peindre d'après nature, surtout les nus. Au mieux, elles peuvent copier les tableaux de maître. Et lorsqu'elles créent, il n'est pas rare que le maître signe les tableaux. Ainsi une bonne partie des tableaux de Judith Leyster (1609-1660), hollandaise du XVIIe a été attribuée à Franz Hals. Enfin les femmes n'ont pas le droit d'apprendre ou d'enseigner l'art. En 1662, lorsque Louis XIV crée l'Académie Royale, elle est réservée aux hommes.

Elisabeth Vigier Le Brun (1755-1842) portraitiste de Marie-Antoinette, fut aussi immensément célèbre. Son père, pastelliste, fut son premier professeur. Comme Lavinia, elle a épousé un peintre médiocre, mais grand marchand de tableaux. Portraitiste de cour, elle a connu la gloire de son vivant.

Le XIXe et le début du XXe sont encore très frileux. Il faut attendre 1900 pour que les femmes soient autorisées à entrer à l'école des Beaux Arts et 1938 pour que les femmes soient autorisées à travailler sans l'accord de leur mari. Lorsque Simone de Beauvoir écrit dans *Le Deuxième sexe* : « on ne naît pas femme, on le devient » on est en 1949.

Le déroulé de cette « exposition manifeste »

Le Centre Pompidou ouvre l'exposition sur « La Salle des Pionnières ».

Ces pionnières de la première moitié du XXe sont souvent isolées, traitées avec condescendance par la critique, peignant dans leurs domaines réservés des portraits d'enfants ou des bouquets de fleurs. Néanmoins, quel que soit leur talent, et il est réel, on doit remarquer que si elles ont accédé à la notoriété, c'est aussi parce qu'elles vivent avec des peintres reconnus.

Sont exposées des œuvres de :

Sonia Delaunay qui a épousé Robert ; Dorothea Tanning femme de Max Ernst ; Frida Kahlo compagne de Diego Ribeira.

Suzanne Valadon était la mère d'Utrillo et Marie Raymond celle d'Yves Klein.

La russe Natalia Gontcharova (1881-1962) est connue pour elle-même.

Il faut attendre les toutes dernières décennies du XXe pour que l'autonomie des femmes devienne réalité.

Ensuite trois salles (aux noms percutants) sont consacrées à des « femmes combattantes » déterminées à la conquête de l'autonomie, à l'interrogation identitaire et au détournement ironique.

Salle « Feu à volonté » : sont présentes Niki de Saint Phalle, avec « Les tirs » de 1961 (une domination masculine à abattre) et Guerilla Girls, de 1986, déjà citée (muses contre musées).

Salle « Corps slogan » : sont exposées, Orlan, dans « Le Baiser de l'artiste, le Distributeur automatique ou presque », qui évoque la femme poupée et prostituée. Jana Sterbak avec Vanitas propose une femme en robe de chair crue qui sèche avec les ans.

Salle « Une chambre à soi » : ce titre est celui de l'essai pamphlétaire publié en 1929 par Virginia Wolf. L'installation de Dorothea Tanning, « Chambre 202, Hôtel Pavot », 1970, reprend l'idée que pour créer, la femme doit avoir une chambre à elle, (ou pourquoi pas un atelier...) afin de pouvoir se soustraire au carcan de la vie familiale et domestique.

L'exposition se termine par des salles où les œuvres des femmes se fondent dans les courants artistiques les plus contemporains. Ces salles sont nommées : Eccentric Abstraction, Le mot à l'œuvre, Immatérielles. Disons le tout net, ce ne sont pas les salles les plus remarquables.

Petites questions dérangeantes entre ami(e) s

Au printemps 2009 l'initiative de Beaubourg avait suscité beaucoup de méfiance.

Certains (certaines) déploraient un « ghetto » pour femmes. Mais aujourd'hui les femmes peuvent-elles vraiment accéder à la notoriété à égalité avec les hommes ? Un doute subsiste. Pourquoi des politiques de quotas sont-elles mises en place dans plusieurs domaines de la vie publique ? Si l'égalité était réelle, cela ne serait même pas envisagé. Il n'y a d'ailleurs pas qu'en politique ou dans le domaine des arts que de semblables questions se posent...

Elisabeth Badinter qui vient de publier un essai (Le conflit. La femme et la mère, Flammarion, 2010) se pose franchement la question de la régression de l'émancipation des femmes. Selon la philosophe, depuis les années 1980 l'offensive des naturalistes, qui tentent de replacer la maternité au cœur du destin des femmes, constitue un véritable danger pour l'égalité des sexes. C'est peu de dire que des débats enflammés ont immédiatement éclaté. Les controverses se suivent sur les ondes et dans les journaux. Interrogeons nous aussi.

Dans le calme du musée, quelques œuvres fortes sont à aller observer de près :

L'eau, 1956, sculpture de Germaine Richier.

Crucifixion, 1965, de Niki de Saint Phalle.

Les Piques, évoquant la Révolution française, 1993 une installation d'Annette Messager, plasticienne utilisant des matériaux de « l'art pauvre », chiffons, papiers, bâtons.

Freeing the body, video en blanc et noir de la serbe Marina Abramovic (qui montre une femme nue et maigre jouant avec un cerceau en fil de fer barbelé, 1976

Extrême tension, 2007, panneaux de Louise Bourgeois.

La chaise « Veryround » de la suédoise designer Louise Campbell, 2006.

N'oubliez pas de jeter un œil sur les projets de l'architecte Zaha Hadid, née à Bagdad en 1950, première femme à obtenir le prix Pritzker, en 2004. Elle a un cabinet d'architectes à Londres. A Marseille, elle a déjà réalisé la tour CMA-CGM dans le cadre du projet Euro Méditerranée.

Enfin, si vous voulez tout savoir, reportez vous au site Internet : elles@centrepompidou.

Maryse Verfaillie

Publié le 24 février 2010